



NEIL
SMITH

DRÔLE TORDANT OU DRÔLE BIZARRE ?

(NOUVELLE)

alto

DU MÊME AUTEUR

Boo, Alto, 2015

Big Bang, Les Allusifs, 2008; Alto, 2016

Neil Smith

DRÔLE TORDANT OU
DRÔLE BIZARRE ?

Traduit de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Smith, Neil, 1964-

[Bang crunch. Français]

Big bang

Traduction de : Bang crunch.

ISBN 978-2-89694-257-2

I. Saint-Martin, Lori, 1959- . II. Gagné, Paul, 1961- . III.
Titre. IV. Titre : Bang crunch. Français.

PS8637.M565B3514 2016 C813'.6 C2016-940099-9

PS9637.M565B3514 2016

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**
Funded by the Government of Canada

© Neil Smith, 2007

Titre original : *Bang Crunch*

Publié en accord avec Alfred A. Knopf Canada,
une division de Penguin Random House Canada Limited.

Illustration :

Naoto Hattori, *Genesis*
(www.naotohattori.com)

ISBN 978-2-89694-257-2

© Éditions Alto, 2016

Pour Christian Dorais

J'adorais Lucy, cette rousse cinglée au visage comme de la pâte à modeler. Quand j'avais une dizaine d'années, je regardais les reprises de son émission en hurlant de rire. Je venais bien près de faire pipi sur la carquette devant le téléviseur. « On se calme, Peggy », disait ma mère depuis la cuisine. Après, dans le miroir de ma chambre, j'imitais les mines de Lucy. Sa surprise aux yeux exorbités. Son sourire clownesque. Et le *Ouaaaaaah* ! sonore qu'elle poussait chaque fois que son mari Ricky Ricardo, dont elle mettait la patience à rude épreuve, la réprimandait.

Dans mon épisode favori, Lucy auditionnait pour une annonce télévisée faisant la promotion d'un fortifiant vitaminé. « À plat ? Sans énergie ? Impopulaire ? récitait-elle. La réponse à tous vos ennuis, mes amis, se trouve dans ce petit flacon : Vitameatavegamin. » Elle s'en versait une cuillerée et l'avalait en grimaçant, à cause du goût horrible. Comme Vitameatavegamin contenait vingt-trois pour cent d'alcool, Lucy, après quelques prises de vue, était complètement partie. Elle déformait le nom du produit, s'emmêlait dans son texte. Trop saoule pour verser le fortifiant dans une cuillère, elle le buvait au goulot, comme une ivrogne.

L'auditoire hurlait de rire et moi avec. « On se calme », commandait ma mère.

Plus tard, j'ai improvisé un sketch au profit de mes parents et de ma petite sœur, Elaine. Debout derrière une table à cartes, je tenais une vieille bouteille de sirop contre la toux remplie de jus de pomme. Au mur, une affiche que j'avais dessinée représentait un flacon du fameux produit. Le slogan? BUVEZ COMME DES TROUS ET TROUVEZ LA SANTÉ. « Grâce à Vita-*vomi*-vegamin, mes amis, ai-je dit, la diction pâteuse, vous ne serez plus jamais im-*pipi*-laire.

Puis j'ai louché en ingurgitant le fortifiant.

Mon père a ri aux éclats, ma sœur a ricané et même ma mère s'est fendue d'un léger sourire. Après, papa m'a tapoté l'épaule en disant : « Tu me tues, fille. »

J'avais les cheveux roux et le visage élastique. J'avais même « Lucille » comme second prénom. J'étais sûre d'être destinée à jouer les comiques.

Mon regretté mari, Carl, avait l'habitude de dire qu'un concombre pouvait être transformé en cornichon, mais qu'un cornichon ne pouvait jamais redevenir un concombre. « Macéré un jour, macéré toujours, disait-il, même si on ne baigne plus dans son vinaigre préféré. » (Mon vinaigre de prédilection, incidemment, était un chablis Drouhin, un chardonnay aux arômes d'amande et de miel.)

Carl avait le même sens de l'humour bizarroïde que moi. À la naissance de notre fils Max, par exemple, Carl a accroché une affiche d'Edward Gorey à côté du berceau. On y voyait des dessins humoristiques de vingt-six jeunes enfants représentant les lettres de l'alphabet. Chacun était tué d'une manière étrange. « K pour Kate

qui est tombée d'une chaise.» «L pour Léo qui a avalé des punaises.»

Carl a lui-même connu une fin peu banale : pendant un championnat de curling, il se préparait à tirer lorsqu'un vaisseau sanguin a explosé dans son thalamus. Après sa mort, les mots «C comme Carl qui est mort au curling» résonnaient dans ma tête. En fin de compte, j'ai fait mettre ses cendres dans une pierre de curling évidée. Une superbe pierre gris-bleu.

Je suis en train de chercher cette pierre.

Ce matin, j'ai emménagé dans un nouveau chez-moi, un condo aux abords du parc Lafontaine. Les déménageurs viennent de partir et je déambule parmi les cartons empilés. J'ai le temps de tout trier. À la clinique où je travaille comme dermatologue, j'ai pris cinq semaines de congé. Je trouve la boîte de Carl (qui contenait à l'origine mon extracteur à jus) sur le plan de travail de la cuisine. Je l'ouvre, dégage les billes de mousse et sors la pierre en l'agrippant par sa poignée recourbée.

— Bienvenue chez toi, Carl.

Je parle tout le temps à Carl, à haute voix ou dans ma tête. Nous avons des conversations dans la mesure où je sais avec précision comment il répondrait à tout ce que je dis ou fais. Aux yeux de certains, parler à son défunt mari empeste le mélodrame larmoyant, le film hollywoodien cucul. Qu'ils aillent se faire foutre. Je fais ce qui me plaît.

Comme mes affaires jonchent tous les plans de travail, je pose la pierre sur un des ronds de la cuisinière.

«La théière» par Marcel Duchamp, dit Carl.

Elle m'arrache un sourire, celle-là. Puis, à la radio, j'entends la version de *Ne me quitte pas* par Nina Simone et je ne souris plus.

Je n'ai jamais habité seule. Je suis foncièrement une introvertie, mais une introvertie qui n'aime pas la solitude. J'ai passé ma vie en compagnie des autres : ma famille, mes colocataires à l'université, puis Carl (nous nous sommes mariés jeunes) et Max.

Max. Max-un-Million. Max le Ténébreux (à dix-neuf ans, comment être autrement?). Il y a un mois, il a entassé toutes ses affaires dans ma vieille Honda Civic, son cadeau d'adieu, et a mis le cap sur Boston, où, cet automne, il commence l'université.

Dieu que mon fils me manque. Pour me remonter le moral, Carl, fidèle à son habitude, imite Nina Simone. D'une voix rauque complètement bidon, il chante : *Ne me quitte pas, sinon je vais geindre et gémir, je vais me saouler, m'abrutir de vin. Ne me quitte pas, ne me quitte pas.*

— Tu me manques aussi, espèce de salaud.

Les détails les plus bêtes m'inspirent de la nostalgie. Carl, par exemple, avait une habitude singulière. Il était allergique – au pollen, à la poussière et à notre vieux chat – et, pour favoriser l'écoulement post-nasal, se massait le cou et la pomme d'Adam. Il me faisait penser à un héron bleu avalant un poisson.

Tu penses avec tendresse à mon écoulement post-nasal ? Carl est atterré. *Quel romantisme ! C'est comme si tu t'ennuyais des taches d'urine sur mes caleçons.*

Je lui fais faire le tour de notre nouveau logis en soulignant les aspects susceptibles de lui plaire. Les moulures en chêne. Les carreaux cramoisis sur le mur de la cuisine. L'un des avantages d'être veuve, lui dis-je, c'est qu'on n'a pas à partager la garde-robe de la chambre.

Je lui réserve une surprise. J'emporte la pierre sur le balcon à la balustrade en fer forgé du quatrième

étage. Au bout de la rue Amherst se dresse la tour de l'Horloge, au bord du fleuve. Carl l'appelait la Mini Big Ben : la société qui a érigé la célèbre tour de Londres a également participé à la construction de celle-ci.

Carl, Max et moi avions l'habitude de pique-niquer sur une table voisine de la tour. Je préparais une quiche. Max lançait des bouts de croûte aux goélands. Carl lisait un roman. Nous regardions les bateaux filer sur le Saint-Laurent.

Je buvais un verre de vin. Ou deux.

Je rentre et dépose Carl. J'éprouve une solitude familière, collante. Ce n'est ni un drap ni un linceul. C'est beaucoup plus mince, plus serré. Comme un justaucorps de solitude.

Je ferme les yeux et la voilà : une bouteille de chablis Drouhin bien fraîche, le verre parsemé de perles d'humidité.

Tony l'astronome parle du jour où il a touché le fond. Il brandit un modèle réduit de la Terre qui a la taille d'un ballon de basket. À la blague, il dit qu'il se sent comme Atlas, le dieu grec. Il est effectivement grec (il se prénomme en réalité Antonios) et, avec ses épais cheveux foncés, ses yeux bruns au regard intense, il est beau. Sur son front, on voit une ride ondulée qui surmonte deux sillons bien droits. On songe au symbole qui signifie « est environ égal à ».

Tony affirme que le jour où il a touché le fond n'a rien eu de particulièrement traumatisant. Il n'a ni démoli sa voiture, ni fait de la prison, ni perdu son poste au Planétarium.

— Mes collègues de travail ne savaient pas que je buvais. J'étais un exemple classique des alcooliques qui performant...

Il sépare son modèle réduit en deux moitiés. À l'intérieur de l'une d'elles, on distingue des anneaux de couleurs différentes qui entourent une sphère grise au centre de la Terre.

— Voici ce qu'on appelle le noyau interne, explique-t-il en montrant la sphère grise. Pour arriver au mien, j'ai dû traverser d'innombrables couches de poussière, d'écorce, de manteau et de je ne sais trop quelle merde. Jusqu'au vrai moi. Rien à voir avec le clown qui faisait rire les enfants au Planétarium. Un type désespéré qui, chez lui, sirotait tous les soirs de la Smirnoff. Mort de trouille. De quoi avais-je donc si peur?

Il regarde dans le blanc des yeux la vingtaine de participants réunis dans le sous-sol de la bibliothèque Atwater. Je le regarde moi aussi, puis je jette un coup d'œil à son t-shirt : une bouteille de vodka craquelée qui fuit et, dessous, le slogan ALCOOLO ABSOLUT.

— J'avais peut-être peur de la vie.

J'aime bien Tony. Sa femme l'a quitté dernièrement, et il laisse entendre qu'il se rase avec le coûteux savon au lait de chèvre qu'elle affectionnait pour garder son parfum sur sa peau toute la journée. À titre de dermatologue et de veuve, je comprenais sans doute, a-t-il dit. C'est alors que j'ai avoué la pierre de curling et les conversations que j'ai avec elle. Il a dit comprendre parfaitement. L'air sincère, il a aussi dit connaître de nombreux objets inanimés ayant plus de personnalité que certains êtres vivants.

À la fin de son exposé, tout le monde applaudit et Tony demande :

— Y a-t-il un médecin dans la salle?

C'est à mon tour de parler. Je me plante devant le groupe à la manière d'une comique.

L'histoire que je raconte date d'il y a plusieurs années. À l'époque, ma sœur possédait une maison en rangée dans le quartier chaud, près de la gare d'autocars. Elaine était absente pour l'été, et j'allais souvent m'occuper des fleurs de son jardin. Mais je ne me contentais pas d'arroser ses clématites: je descendais une bouteille de vin presque au complet et, grise, je restais allongée dans la cour jusqu'à ce que le brouillard commence à se dissiper. Puis je rentrais chez moi en métro.

Un soir, j'ai sifflé toute la bouteille et aussi un peu de porto que j'avais trouvé là. J'ai perdu connaissance dans le jardin, sous des marguerites blanches, et mon mari, mort d'inquiétude, est arrivé vers minuit. Carl a dû escalader une clôture pour venir jusqu'à moi. J'avais eu le temps de dégriser, mais mon cerveau résonnait comme une paire de bongos.

— Ta réaction est exagérée, ai-je dit à Carl.

Carl, pourtant, ne réagissait pas du tout. Il était silencieux comme un mur.

En quittant la maison de ma sœur, nous avons vu une femme en talons hauts qui faisait les cent pas sur le trottoir. Elle s'est campée sous un lampadaire. Sauf ses chaussures et un minuscule sac en bandoulière, elle était flambant nue. À poil. C'était une femme plantureuse à la Rubens, aux gros seins lourds. Complètement pétée. Elle avait un sourire idiot sur le visage.

Je suis rentrée appeler les services d'urgence. Depuis la fenêtre de la cuisine, j'ai vu la femme agiter la main en direction des voitures, dont les conducteurs se contorsionnaient le cou pour mieux voir. Dans l'intention

de la couvrir, Carl a sorti du coffre de l'auto la couverture que nous utilisions pour les pique-niques, mais la femme l'a repoussé.

J'ai pensé : Assomme-le, ma douce. Je lui en voulais de son silence.

Bientôt, une voiture de police est arrivée, et nous avons vu d'un air gêné les deux agents faire asseoir la femme derrière. Elle riait. Un rire fou, déboutonné. Lorsqu'elle a commencé à uriner sur la banquette, j'ai entendu la voix de ma mère : « On se calme. » Les policiers ont juré et Carl leur a tendu notre couverture pour éponger le siège et la femme.

Plus tard, sur le chemin du retour, j'ai essayé de détendre l'atmosphère en racontant à mon mari ce que le standardiste des services d'urgence m'avait demandé :

— Pouvez-vous décrire l'individu en question ? J'ai répondu : « Eh bien, c'est la seule femme nue de la rue, mais, au cas où vous auriez du mal à la reconnaître, elle trimballe un sac rouge. »

Les membres des AA rigolent. Je leur dis que Carl, lui, n'a pas ri. Il n'a même pas posé les yeux sur moi. Il regardait droit devant lui, l'air furieux. Il a fini par marmonner :

— Un avertissement, Peg. Un avertissement.

Non, pourtant. Pas pour moi. Cette femme nue ne m'avait pas servi d'avertissement. Elle m'avait plutôt soulagée. Elle était tout à fait conforme à la perception que j'avais de la dépendance. Un homme ou une femme qui perd le contrôle, s'abaisse en public. Elle se flambait sans doute la cervelle à l'héroïne.

Dans mon cas, c'était différent. J'étais une représentante respectée du corps médical qui venait de publier un article novateur sur l'acné rosacée. Je ne

m'absentais jamais du travail, même quand j'avais une gueule de bois carabinée. Bon, d'accord, il m'arrivait de prendre un peu trop de vin, mais c'était du Château Montus à vingt-cinq dollars la bouteille. Rien à voir avec l'héroïne.

À mon tour de regarder les participants dans les yeux : Wanda, le gros Stan, la douce Marie-Ève, Huguette aux manières de grand-maman, Antonios le Grec, Ian, Michel, Donna, Stew et les autres.

— Depuis la tourelle du Château Montus, je contemplais cette femme nue allongée au fond des douves.

Par une chaude soirée d'été, une semaine après mon déménagement, je suis assise sur mon nouveau balcon, tournant le dos aux cartons que je n'ai pas encore déballés, aux meubles que je n'ai pas encore placés. Mes pieds nus sur la pierre de curling bien fraîche, un verre de citronnade à la main, je lis un livre consacré à la série *I Love Lucy*, vue de l'intérieur. Je comptais sur ce bouquin pour me remonter le moral. Il me décourage plutôt. Dans la vraie vie, Ricky était un coureur de jupons et un tricheur, Fred, un ivrogne mesquin. Ethel était aux prises avec un désespoir existentiel profond et des pulsions suicidaires. Même Lucy ne se considérait pas comme une comique. Elle savait jouer les comiques, mais elle ne l'était pas.

La vie malheureuse de quatre disparus.

Sous mes pieds, Carl déclare : *Qu'est-ce qu'il y a sur la pierre tombale de Pollyanna, déjà ?*[†]

Je suis bien contente d'être morte.

[†] Héroïne d'un conte pour enfants connue pour son optimisme béat. (N.d.T.)

C'était la blague favorite de Carl. J'ai failli faire graver la phrase sur la pierre de curling, sauf que notre fils n'aurait pas goûté la plaisanterie. Il est drôlement sérieux, Max.

Comme si Montréal était relié à Boston par un cordon téléphonique ombilical, mon appareil sonne. C'est Max. Pour lui parler, j'étire le cordon jusqu'au balcon. Il s'informe de mon déménagement. Après une journée consacrée à la recherche du parfait recouvrement pour les étagères, dis-je, je crains pour ma santé mentale.

Il marmonne quelques mots, mais je sens bien qu'il ne fait pas attention à ce que je dis.

— J'ai eu un accident, maman.

Mon cœur hoquette.

— Pas de quoi s'inquiéter, dit-il. Juste une petite commotion cérébrale.

— Une « petite » commotion cérébrale ? Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Un accident en rollers.

— Je parie que tu ne portais pas ton casque. Merde, Max, je t'ai acheté ce casque pour que tu le mettes sur ta tête. Il te donne l'air idiot ? Tant pis ! Tu dois le mettre, tu m'entends ? Tu as perdu connaissance ? Si oui, ce n'est pas une petite commotion cérébrale, Max, c'est une commotion de degré 3. Tu es allé aux urgences ?

— Je n'ai pas perdu connaissance. J'ai juste eu des étourdissements.

— C'est peut-être une commotion de degré 2, Max ! Je veux parler à ton médecin. Ils t'ont fait un scanner, au moins ?

À l'arrière-plan, son camarade de chambre, René-Louis Robidoux, crie :

— Une pelure de banane ! Une pelure de banane !

— Une pelure de banane ?

— Selon Roubi-Dou, c'est une banane écrabouillée qui est à l'origine de l'accident.

En pensée, je vois mon fils voler dans les airs. J'entends Groucho Marx dire : « Le meilleur moyen d'éviter la chute des cheveux, c'est de faire un pas de côté. »

— Je prends l'avion pour Boston. Il faut que je parle à ton médecin.

— Mais non, maman, je t'en prie, dit Max d'une voix suppliante. Je vais bien. J'ai un bon docteur. D'ailleurs, Roubi-Dou est là pour m'empêcher de sombrer dans le coma.

— Ne plaisante même pas avec ça, tu m'entends ? Écoute-moi bien, Max. Promets-moi de porter un casque. Achètes-en un qui te plaît et mets-le ! Tout le temps, au nom du ciel – même pour faire ton lit ou te brosser les dents.

Je finis par raccrocher. *Il a la tête dure, le fiston*, dit Carl. *Tu te souviens de la fois où il est tombé en tricycle ?*

Je devrais être là. Je suis médecin.

Tu es dermatologue, Peg. Max te fera venir s'il lui faut quelqu'un pour péter ses boutons.

Oserais-tu insinuer que mon fils n'a pas besoin de moi, par hasard ?

Pas la peine de monter sur tes grands chevaux. Et ne passe pas tes samedis soir toute seule. Quand tu restes seule... ça me déplaît. Je t'interdis de rechuter, c'est clair ?

La hantise des AA, alimentée par la faim, la colère, la solitude, la fatigue.

Sors un peu. Profite du festival de l'humour. Appelle le dieu grec. Invite-le à t'accompagner.

Tony se languit de son ex-femme. Il ne comprend pas qu'elle ait pu le quitter, maintenant qu'il a cessé de boire.

Vous avez au moins ça en commun. Je t'ai fait le même coup, non ?

C'est vrai. Il est mort.

Lorsque les fenêtres sont ouvertes, les portes de mon appartement se referment en claquant. Comme si je vivais encore avec mon mari au tempérament bouillant, qui avait justement la manie de claquer les portes.

— Penser que tu sers aujourd'hui de butoir, dis-je à Carl. Tu mesures un peu l'ironie ?

En effet, c'est la pierre de curling qui tient ouverte la porte de ma chambre. Deux semaines après mon déménagement, je n'ai presque rien fait. Je me sens comme si j'avais du porridge dans les veines. Chaque jour, j'accomplis l'exploit suivant : un seul carré de papier autocollant découpé et fixé au fond d'une armoire. Entre-temps, mes affaires débordent des cartons empilés pêle-mêle. La nuit, trop léthargique pour chercher les draps-housses, je dors à même le matelas ; le jour, je feuillette de vieux livres, assise dans l'embrasure de la porte de ma chambre.

Tu te souviens du tremblement de terre de la fin des années quatre-vingt ? Toi, moi et le petit Max serrés dans l'embrasure d'une porte tandis que la maison vacillait. Pour une fois, c'était à cause des mouvements du sol que tu titubais.

Je feuillette un ouvrage sur les immeubles Art nouveau de Gaudi, puis des récits d'Edgar Allan Poe. Ces livres, je ne les ai pas ouverts depuis des années. Pourquoi les ai-je

conservés? Tony des AA soutient qu'il a atteint son noyau intérieur après avoir traversé l'écorce et le manteau de sa vie. Si je n'arrive pas à trouver le mien, c'est peut-être à cause de la quantité de cochonneries qui m'entourent. Après avoir passé en revue une série de romans que je ne relirai jamais, j'ai une idée. Je soulève ma carcasse, mets la main sur un rouleau d'essuie-tout et en détache trois feuilles : GARDER, JETER et MAX. Je les colle sur les murs dans trois des coins du salon.

Les jours suivants, je trie le contenu de mes cartons. Carl ne ménage pas ses encouragements. *Tu ne te serviras jamais de cet extracteur à jus, Peg.* L'appareil finit donc dans le coin JETER. *Avec tes cheveux roux, tu as l'air d'un farfadet quand tu portes ce pull vert.* Adieu, pull. Le même sort attend mon vieil ensemble d'aquarelle, mon télécopieur, mes coussins carrés, trois montres, un moule à gâteau Bundt, un ventilateur de bureau, une plaque à biscuits antiadhésive sur laquelle les biscuits collent à tous les coups, et ainsi de suite. Impossible de ranger les objets que j'ai l'intention de conserver avant de m'être débarrassée des autres. Lorsque la pile est assez conséquente, j'entasse les objets dont je ne veux plus dans des cartons, puis je les traîne jusqu'à l'ascenseur et les dépose dans la benne à ordures derrière l'immeuble. Les trucs que je destine à Max vont aussi dans des cartons que je range dans mon casier au sous-sol.

Je suis dans l'urgence. Pas le temps de recycler ni d'appeler Centraide. *C'est ce qu'on appelle la simplicité volontaire?* demande Carl. La mise aux rebuts de mon passé est toutefois aussi volontaire que le fait de respirer. Pourquoi ai-je tant de vaisselle, moi qui ai horreur de recevoir? Pourquoi tant de CD, moi qui n'écoute jamais qu'une station de jazz? Après quelques jours, je me suis défait des deux tiers de mes possessions. Je ne supporte pas l'idée de mettre mes plantes vertes à la poubelle.

Je les apporte donc au parc Lafontaine, dans l'espoir que quelqu'un les adoptera. J'abandonne dans une ruelle une table basse en tek et une lampe sur pied. Au bout de quatre jours, je parcours des yeux mon appartement, soudain moins encombré. Je me sens mieux. Plus légère. Je ris. Je me surprends moi-même. À quoi est-ce que je joue, au juste?

Depuis son poste près de la porte, Carl dit : *Tu te réinventes une fois de plus. Épouse, mère, médecin, alcoolique, adepte du programme en douze étapes, veuve, cinglée. Quelle sera la prochaine incarnation de Peg?*

Il me fait penser au cœur révélateur de Poe.

Et maintenant, demande-t-il. De quoi allons-nous nous débarrasser maintenant?

Je zyeute la pierre de curling. Lui donne un petit coup du bout de ma chaussure.

Tu me tues, petite. Quel talent comique!

J'explique au chauffeur de taxi que je sors pique-niquer avec mon mari. J'ai préparé une quiche aux poireaux et un quatre-quarts, dis-je. C'est un mensonge. Sur la banquette, à côté de moi, j'ai posé un grand panier de pique-nique en rotin. Le chauffeur, qui a la peau rouge et squameuse derrière les oreilles, signe d'une dermatite, soutient que nous devrions tous passer plus de temps en compagnie de nos êtres chers. Il me dépose dans le Vieux-Port et je marche jusqu'à la tour de l'Horloge, au bord du Saint-Laurent. Je traîne péniblement mon panier, heureuse que la pierre de curling soit creuse : les cendres d'un mari pèsent moins lourd que le granit. Au bout du quai se dresse la Mini Big Ben, la tour que j'aperçois depuis mon balcon. Je m'assois sur un

banc. Il est sept heures et demie du soir, et le ciel bleu se colore de rose. Au milieu du fleuve, sur l'île Sainte-Hélène, les lumières vives des montagnes russes et des autres manèges clignotent. Au-dessus de ma tête, les goélands s'égosillent. Un garçon et une fille coiffés de foulards assortis passent en se tenant la main. « *Bonsoir** », disent-ils à la gentille femme d'âge moyen qui a un panier à ses pieds.

De forme rectangulaire, mon panier s'ouvre des deux côtés, un peu comme une voiture. Lorsque la voie est libre, je soulève le capot et sors la pierre de curling. Je caresse sa surface. Le granit dont elle est faite porte le nom de Blue Hone. Il vient, si je ne m'abuse, d'Écosse. À la mort de Carl, Max m'en a voulu de caser les cendres de son père dans une pierre de curling. Pourquoi ne pas les saupoudrer dans une forêt ou sur les eaux d'un lac, comme des gens normaux? J'ai tenu mon bout. J'avais besoin de Carl à mes côtés.

Pour la camaraderie.

Mais pas uniquement, non ?

Pour la compassion qu'il m'avait manifestée.

Ce n'est pas tout.

Les souvenirs de l'amour.

Mais encore ?

J'essuie mes larmes stupides.

Il y a une explication à ta sobriété.

« Une » explication?

*Moi. Ma présence. Ma vigilance de tous les instants.
Je suis ton roc.*

Ma main se referme sur la poignée de la pierre. Salaud, pensé-je. Espèce de salaud! Mes jointures blanchissent.

Je serre jusqu'à ce que ma main se fatigue et que je doive lâcher prise.

Je reste assise pendant un moment, puis je soulève la porte du coffre. Emmaillotée dans une serviette, une bouteille de chardonnay Wolf Blass Gold Label 2003. Dans la poche de mon poncho, j'ai mis un tire-bouchon. Je l'enfonce dans le liège, tire le bouchon. En sortant, il fait un bruit de baiser. Du panier, je sors un verre enroulé dans un mouchoir. Je verse en faisant tourner la bouteille pour ne pas perdre une seule goutte de vin.

Je le hume d'abord, les minuscules poils de mes narines dressés comme des plumes. J'incline le verre. Le vin coule dans ma bouche, court sur ma langue, le long de mon palais.

Poire tiède. Pomme jaune. Narcisse. Vanille.

Comment un goût si sublime peut-il être mauvais?

Je t'ai fait mentir, mon pote. Tu es ici. Wolf Blass aussi.

Wolf est assis d'un côté, Carl de l'autre.

Carl ne dit rien. Il se drape dans un silence rempli de haine.

Je bois deux grands verres. Je prends mon temps. Je les apprécie. Tellement.

Lorsque les promeneurs ont déserté les lieux, je saisis la pierre de curling dans une main et le goulot de la bouteille de Wolf Blass dans l'autre. Je m'avance vers la balustrade. Quelques mètres plus bas, l'eau vert-noir lèche le quai en béton. Je tiens mon mari et la bouteille à moitié vide au-dessus de la rampe.

Si je tombe, tu tombes aussi.

Trop tard, dis-je. Je suis déjà tombée.

Mes bras tremblent. Je lâche prise.

Lorsque Wolf touche l'eau, Carl dit : *Pose-moi, Peg. Pose-moi maintenant.* Il s'adresse à moi tout doucement, comme à une femme au bord du vide. Ainsi remonte mon rocher, mon rocher de Sisyphe.

De retour dans le panier à pique-nique, Carl me dit que nous avons bien besoin de nous dérider un peu, lui et moi. *C'est le festival Juste pour rire, en ce moment. Pourquoi ne pas aller y faire un tour? En souvenir du passé.* Je monte donc dans un taxi en direction du Quartier latin, où se tient l'événement. La rue Saint-Denis est fermée à la circulation. Des travestis portant des perruques à la Marie-Antoinette s'avancent en vacillant, juchés sur des échasses. Sur une plate-forme, une femme vêtue comme l'Homme de fer-blanc – un entonnoir sur la tête et le visage peint couleur argent – reste parfaitement immobile, pétrifiée par la rouille. En me faufilant parmi la foule, j'aperçois quelques-unes des mascottes du festival, notamment une version en vert du Grand Meanie bleu du *Sous-marin jaune*. On voit aussi des acrobates, des jongleurs de tasses et le redoutable mime. La marquise du théâtre Saint-Denis annonce le spectacle solo d'Andrea Martin, *Les peluches de mon nombril*. Chaque année, le festival organise un défilé de vrais jumeaux. Ce soir, ils sont nombreux. J'aperçois des jeunes garçons jumeaux, des jumeaux asiatiques et des jumeaux tatoués. Je cherche un écran en plein air. J'en trouve un dans un terrain vague où des chaises sont alignées.

Sur l'écran, un policier fait signe à une voiture de s'arrêter. À la femme qui regarde dans le rétroviseur latéral, le policier semble normal. Mais j'ai déjà vu le sketch. L'homme qui descendra de sa voiture portera

une culotte en dentelle, un porte-jarretelles et des bas noirs. Il s'avancera en se dandinant. La conductrice écarquillera les yeux et les spectateurs hurleront de rire.

C'est à l'occasion du brunch organisé dans un restaurant marocain du Vieux-Montréal pour le quarantième anniversaire de ma sœur que j'ai bu pour l'une des dernières fois. Avant Wolf Blass, s'entend. Aimable et accommodante, Elaine a un tas d'amis. L'endroit était bondé. Du raï jouait à tue-tête et il fallait hurler pour se faire entendre. Comme la conversation était presque impossible, les invités ont bu plus que de raison. Surtout moi. Je reluquais les bouteilles de vin. Dès que, dans mon verre, le chardonnay descendait sous la barre des trois quarts, je faisais signe au serveur.

Le divertissement était assuré par une danseuse du ventre bigleuse, au visage chevalin et aux trémoussements frénétiques. Le boa qu'elle portait autour du cou était un python. Tandis que, en costume de génie, elle remuait son ventre, j'ai crié à l'oreille de Carl :

— On dirait que Barbara Eden a un peu forcé sur le crack.

Il m'a gratifiée d'un sourire pincé et mauvais avant de se détourner. Barbara Eden a tenté de le persuader de danser avec elle et son serpent, mais il ne s'est pas laissé fléchir. Elle a enroulé un foulard autour de la tête de Carl. J'ai tapé sur la table, écroulée de rire, et renversé un bol de couscous. Ma mère me fusillait du regard.

À la fin du brunch, j'ai serré Elaine dans mes bras, trop fort, puis Carl et moi avons quitté le restaurant. C'était un bel après-midi ensoleillé, et j'ai insisté pour aller faire une promenade dans le Vieux-Port, même

si je titubais. Je me suis appuyée sur mon mari, aussi raide que l'Homme de fer-blanc. Au milieu de la foule, nous nous sommes dirigés vers le fleuve. Au sommet d'une côte à pic recouverte de pavés, nous avons croisé un homme blond qui poussait le fauteuil roulant d'une vieille femme, un plaid sur les genoux. La femme, qui portait des lunettes fumées et un bonnet de pluie en plastique, était si affaissée qu'elle donnait l'impression de somnoler.

— Pouvez-vous nous indiquer le Chinatown? a demandé l'homme.

— Oh, j'adore le Chinatown, ai-je lancé, la diction pâteuse.

Carl a donné des indications en agitant les mains comme une anguille, tandis que je m'efforçais de paraître à jeun. En montrant le Chinatown, l'homme a lâché la poignée du fauteuil, qui s'est mis à dévaler la pente.

J'ai couru derrière la dame.

— Stop! Stop! criais-je.

Au milieu de la côte environ, j'ai réussi à mettre la main sur la poignée, le cœur battant, mais alors je me suis tordu la cheville et je suis tombée. Le fauteuil s'est renversé et la dame endormie a piqué du nez. Elle gisait sur les pavés, inerte.

— Peg!

Carl est arrivé au pas de course.

— La dame, la dame, ai-je dit. Va l'aider!

Elle ne bronchait pas. Carl l'a retournée. Contre toute attente, elle n'avait perdu ni son bonnet ni ses lunettes de soleil.

— Mais... Qu'est-ce que...

Carl a saisi la vieille femme par les épaules de son cardigan et l'a secouée. Elle dodelinait de la tête. Ses chaussures orthopédiques se balançaient.

— Carl !

— C'est un mannequin ! a-t-il crié.

Il a laissé tomber la vieille femme avant de lui décocher un coup de pied en plein visage.

L'homme blond s'est penché sur moi pour m'aider à me relever.

— Ne la touchez pas ! a hurlé Carl en s'élançant.

Il a frappé l'homme du revers de la main. Puis un barbu armé d'une caméra à l'épaule est sorti de nulle part. Humblement, en nous regardant à peine, il nous a expliqué que nous avions été victimes d'un gag préparé pour le festival de l'humour, une émission de caméra cachée appelée *Drôle tordant ou drôle bizarre* ? Il avait une décharge à nous faire signer dans sa fourgonnette, garée de l'autre côté de la rue. J'étais assise sur les pavés, un genou éraflé et ensanglanté. Ma cheville m'élançait. Mon mari était agenouillé près de moi, une main sur mon dos. J'étais sur le point de m'esclaffer lorsque je me suis tournée vers Carl. La veine de son cou était aussi grosse qu'un tuyau d'arrosage. Il s'est levé, a arraché au barbu sa caméra, puis il l'a lancée sur la chaussée. Je m'attendais à voir voler des engrenages et des lentilles, mais l'appareil a glissé dans le caniveau, intact.

— Nous allons vous poursuivre, a dit le barbu, méfiant.

— Essayez pour voir, bande de fumiers, a répondu Carl.

Le barbu a sorti un portable de sa poche et l'a déplié. Carl s'en est emparé et l'a lancé sur un balcon surplombant la rue.

— Vous êtes complètement cinglé, a dit le barbu en prenant lentement ses distances.

Carl était un homme au torse puissant.

— Vous avez fait mal à ma femme ! a-t-il crié.

— Si elle est tombée, c'est peut-être parce qu'elle a un peu trop bu, a laissé entendre le blond.

Il s'est penché sur moi, les mains posées sur les genoux.

— N'est-ce pas, ma p'tite dame ?

Carl s'est rué sur le jeune homme, l'a plaqué au sol. Le barbu s'est mis à courir en criant :

— J'appelle la police !

J'ai alors vu mon mari doux et docile, une poignée de cheveux blonds à la main, frapper la tête d'un homme contre les pavés.

— Assez ! ai-je hurlé, en proie à la panique, complètement dégrisée. Assez, Carl ! Gémissant, l'homme rampait comme un lézard. Son nez pissait le sang. Mon mari s'est approché de moi à quatre pattes, lui aussi. Le visage tordu, méconnaissable, il m'a dit d'une voix suppliante :

— Assez.

Après le gag du policier en jarretelles, la caméra zoome sur une rue en pavés. Une femme assoupie dans son fauteuil roulant. L'homme blond, qui a fini par laisser tomber les accusations. Je vois les personnes qui ont signé la décharge courir derrière le mannequin. Sans tomber.

La foule hurle.

Chaque année, on présente les meilleurs sketches des années précédentes. Le nôtre est toujours du nombre.

Le jour où Carl et moi avons regardé cette scène ensemble, nous avons fini par glousser nerveusement. Il a dit que nous allions revenir l'année suivante et celles d'après. Jusqu'au jour où nous pleurerions de rire.

Il est mort trop tôt.

Je m'assois et je regarde défiler les pigeons et les dindons. Ces gens, je les connais bien. Je les vois tous les ans. L'homme d'affaires qui ressemble à Heumpty Deumpty. La jeune Asiatique aux mèches mauves. Le coursier qui abandonne sa bécane pour s'élancer à la suite du mannequin.

Carl et moi, bien entendu, n'apparaissions jamais sur l'écran. Pourtant, je nous y vois.

Cet été, avec Wolf Blass dans les veines, je pleure, mais ce ne sont pas des larmes de rire.

C'est mon dernier jour de congé et je me pomponne. J'ai frisé mes cheveux et je les ai montés en chignon. Je porte du rouge à lèvres rouge tomate et des verres de contact qui changent mes yeux noisette en bleu layette. Ma robe en vichy, cintrée à la taille, s'accompagne d'une large ceinture. Des talons hauts et un collier de perles au ras du cou complètent l'ensemble.

Je suis Lucille Ball.

Espèce de rousse fofolle, lance Carl depuis le lit.

Je soulève le combiné et téléphone à Max. Pour lui annoncer que je lui expédie un colis par autocar.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des trucs à toi. Il n'y a pas assez de place, dans mon nouveau chez-moi.

Max m'apprend que, le matin même, il m'a envoyé par courrier électronique une photo de lui après l'accident causé par la pelure de banane.

— Avec mes deux yeux au beurre noir, j'ai l'air d'un boxeur. C'est super génial.

Je n'ai pas le temps de télécharger sa carte de membre du Fight Club, lui dis-je. J'ai ma réunion des AA.

— Encore ? Tu n'en as pas ras le bol de ces pensums ? Tu n'aurais pas envie d'essayer quelque chose de nouveau ?

— Comme quoi, par exemple ? Les accros du crack anonymes ?

— Très drôle, dit-il de sa voix compassée d'ado.

Je m'aperçois dans la glace.

— Les travestis anonymes ?

— Ha, ha, ha, fait Max.

Depuis le lit que nous avons naguère partagé, mon défunt mari lance :

— *Les nécrophiles anonymes, peut-être ?*

Avant la réunion des AA, je m'arrête à la gare d'autocars. Dans la queue, je pose le bout de mes doigts sur mes lèvres peintes à la Lucy, puis j'estampille le baiser sur une boîte d'extracteur à jus.

— Bon voyage.

Dans le sous-sol de la bibliothèque Atwater, je suis debout dans les toilettes des dames en compagnie de Ricky Ricardo. Ses cheveux pommadés sont coiffés en banane. Il porte un pantalon à taille montante et un veston de la poche duquel sort un mouchoir.

— Yé souis nerveux, Lucy, dit Tony le Grec en prenant un faux accent hispano. Yé pas l'esspériennnce des plansses.

— Foutaise, répliqué-je. Nous, alcooliques, passons des années à jouer la comédie.

Wanda frappe à la porte.

— Quand vous voudrez, crie-t-elle.

Tony et moi faisons notre entrée. Tout le monde siffle et applaudit.

L'histoire que nous racontons ce soir, c'est celle de Lucy et de Ricky, des sketches que j'ai écrits et dans lesquels j'ai persuadé Tony de jouer. Lucy cache des flacons de Vitameatavegamin dans le panier à linge. Ricky pique une sainte colère. Lucy fabrique son propre vin en sautant pieds nus dans une cuve remplie de raisins. En espagnol ultrarapide, Ricky crie et traite Lucy de pochtronne. Lucy hurle *Ouaaaaaah* !

— Buvez comme des trous et trouvez la santé ! crié-je.

Puis je roule mes yeux bleu layette bidon au profit des spectateurs : Wanda, Andy, Marie-Ève, Stan, Huguette, Wendy, Michel, Ian et les autres. Chaque fois que l'un de nous s'avance pour parler de lui, le silence se fait et la pièce sombre dans une sorte d'immobilité presque sacrée. J'aime ce calme. C'est pour lui que je continue de venir. Mais ce soir, j'ai envie d'autre chose. Ce soir, je veux que toute la salle résonne d'éclats de rire.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Antoine Tanguay, Tania Massault et Chloé Legault à Québec, Paul Gagné et Lori Saint-Martin à Montréal, Brigitte Bouchard à Paris, ainsi que Michael Schellenberg, Dean Cooke, Ron Eckel, Suzanne Brandreth et Anita Chong à Toronto.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Eleanor CATTON
Les Luminaires

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS
Maleficium
La chambre verte

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac
Le romancier portatif
Six degrés de liberté

**Nicolas DICKNER et
Dominique FORTIER**
Révolutions

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluiés
Je suis là

Max FÉRANDON
Monsieur Ho
Un lundi sans bruit
Hors saison

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel
Au péril de la mer

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Karoline GEORGES
Sous béton
Variations endogènes

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Rawi HAGE
Parfum de poussière
Le cafard
Carnaval

Clint HUTZULAK
Point mort

Toni JORDAN
Addition

Andrew KAUFMAN
Minuscule
Les Weird

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha (théâtre)
Tarquimpol
Les enfants lumière

Lori LANSSENS

Les Filles
Un si joli visage

Margaret LAURENCE

Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX

La marche en forêt
Le mur mitoyen
Madame Victoria

Marina LEWYCKA

Une brève histoire du tracteur en Ukraine
Deux caravanes
Des adhésifs dans le monde moderne
Traders, hippies et hamsters

Annabel LYON

Le juste milieu
Une jeune fille sage

Howard McCORD

L'homme qui marchait
sur la Lune

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

Sean MICHAELS

Corps conducteurs

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob de Zoet

Claire MULLIGAN

Dans le noir

Elsa PÉPIN

Les sanguines

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Paul QUARRINGTON

L'œil de Claire

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet
L'empereur de Paris

Diane SCHOEMPERLEN

Encyclopédie du monde visible

Emily SCHULTZ

Les Blondes

Neil SMITH

Boo
Big Bang

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse
L'orangerie

Élise TURCOTTE

Le parfum de la tubéreuse

Hélène VACHON

Attraction terrestre
La manière Barrow

Dan VYLETA

Fenêtres sur la nuit
La servante aux corneilles

Sarah WATERS

L'Indésirable
Derrière la porte

Thomas WHARTON

Un jardin de papier
Logogryphe

Alissa YORK

Effigie

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Le mur mitoyen

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

L'orangerie

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Composition : Hugues Skene
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
editionsalto.com